

1

Février 1991.

*S*ous l'air vif de cette fin d'après-midi, les feuilles d'un journal s'envolent. Sa Une dérive le long d'un caniveau. En lettres majuscules, elle clame la fin de l'URSS. De l'autre côté de l'Atlantique, raconte la tribune, l'Union soviétique se disloque pièce par pièce, bonne pour la casse. Pourtant, celui que l'on nomme le Colosse aux pieds d'argile rugit encore. Un peu. Comme pour s'assurer qu'il n'est pas tout à fait mort. Valentin Pavlov succède à Nikolai Ryjkov dans ses fonctions de président du Conseil des ministres et entreprend une réforme monétaire pour endiguer l'inflation, raconte la gazette.

À deux blocs de là, Julian Kowalski qui n'a pas lu la gazette mitraillait un couple avec son appareil photo, maudissant la Saint-Valentin en silence. Dans son objectif, les deux adolescents affichaient un bonheur tout en sucre glace, entre gloussements naïfs et coups de coude complices. Encore un reportage bidon, ouais. Mais un reportage qui ravirait son rédacteur en chef de ce canard moribond pour lequel il vendait la majorité de ses étrons littéraires.

Clive Hammer.

La cinquantaine bien entamée, une fausse Breitling au poignet. Ou peut-être était-ce une vraie, mais elle était tellement clinquante que...

Tout en pressant le boîtier métallique entre ses doigts gourds, Julian pensa à sa vie et ce qu'elle était devenue. Plus jeune, on lui avait dit « gagne de l'argent et prend un travail de bureau ». Un « on » qui n'avait ni nom, ni visage particulier. Ça avait pu être la maîtresse de l'école primaire, comme le facteur du quartier. Toujours prompt à se ranger à l'avis des autres, Julian y avait songé avant de se découvrir un goût pour l'écriture. La lubie se serait peut-être fanée d'elle-même si l'un de ses professeurs ne lui avait pas reconnu un certain talent pour l'exercice.

Julian avait donc persévéré et aujourd'hui, il regrettait. On ne devrait jamais chuchoter à un enfant qu'il possède un « certain talent pour raconter des histoires ».

Jamais.

Les « belles-lettres » étaient bien jolies, elles ne menaient nulle part sinon à une impasse. Ou au journalisme. Ce qui, à New York, fier terreau des écrivains fauchés où défilaient dans une ennuyeuse procession les ersatz tristes de J. D. Salinger, revenait à peu près au même.

Donc Julian avait fait le tour des gazettes, sitôt son diplôme en poche.

Il portait des chemises à rayures trop grandes pour lui, des lunettes à double foyer et des mocassins de seconde main qui contrastaient comiquement dans le ballet des chaussures italiennes labourant les parvis de Manhattan.

Sur sa machine à écrire aux touches défectueuses, Julian noircissait des dizaines de pages par jour. Quand il n'était pas englué à son bureau, il déambulait dans les rues à la recherche de ce quelque chose qui nourrirait à la fois sa prose et son estomac. En général, les intrigues qui fourmillaient dans ce condensé d'immeubles en grès rouge n'étaient pas très palpitantes. Alors, Julian s'employait à les enjoliver, quitte à franchement mentir. Il avait assez de

métier pour savoir que ce n'était pas grave. Des collègues plus cyniques ajouteraient que c'était l'essence du journalisme. La distortion morale, quoi. Parce que même la vérité était soumise aux lois de la relativité.

Julian aurait bien aimé connaître l'avis d'Einstein sur le sujet.

Dans l'œil de son appareil photo, les deux ados s'enlaçaient toujours. De loin, l'initiative ressemblait à une paparazzade du pauvre et Julian songea qu'Andy Warhol avait vu juste en déclarant que dans un avenir proche, tout le monde bénéficierait de son quart d'heure de gloire. Quoiqu'il n'y ait rien de très glorifiant à apparaître dans l'encadré couleur lait caillé d'un tabloïd de seconde zone, tiré à mille exemplaires et dont la plupart termineraient au pilon sans jamais toucher les mains du lecteur. Les badauds du coin lui préféraient *Nowy Dziennik*, la gazette polonaise, ou *Der Yid*, qui ciblait la communauté orthodoxe de Williamsburg.

La première fois que Julian avait voulu être journaliste, l'avait *vraiment* voulu, c'était au cours de l'été 1977, lors des émeutes qui secouèrent New York et sa banlieue. Encore maintenant, il entendait le sifflement des déflagrations. La panique avait plombé l'air, les rues s'étaient affolées. Puis, un bourdonnement intense s'était élevé, annonçant le déferlement imminent d'une plaie égyptienne. New York se transforma en essaim. Du haut de ses quinze ans, Julian avait voulu sortir pour « prendre la température » de ce soulèvement sans précédent, mais on le lui avait formellement interdit.

— Sois pas idiot, mon garçon ! avait aboyé le vieux Pawel dans son marcel délavé en le repoussant à l'intérieur.

Hagard, il avait vu Pawel se barricader, ses gros bras brunis par le labeur greffés à une carabine. Son père aussi

a pris la carabine, pour imiter Pawel sûrement. Et les volets de l'immeuble d'en face s'étaient fermés un à un.

Au cœur de la nuit bleuté, des flammes avaient surgi, donnant subitement à la ville des couleurs automnales. Julian s'était tourné vers son père.

Était-ce la guerre ? L'apocalypse ?

Son père avait étouffé un grognement.

Juste une panne d'électricité.

Au fond, la civilisation se résumait à un interrupteur. Sitôt que vous coupiez le courant, le chaos reprenait ses droits. À l'aube, les tabloïds s'emparèrent du phénomène, se régaland des détails les plus sordides. Julian avait lu, ébahi.

Personne n'avait oublié cette nuit noire. Les vols, les bagares, les incendies. Surtout pas Julian qui avait eu l'impression d'être passé à côté de quelque chose.

Un événement.

Depuis, l'envie de sonder le cœur du monde, d'écouter ses pulsations, ne l'avait plus quitté. Seulement, Julian Kowalski n'était pas un éminent reporter. Ce n'était pas à lui qu'on aurait refilé un article complet sur les conséquences économiques de la chute du mur de Berlin, il y a quatorze mois de cela. Ou demandé de relater les manœuvres militaires dans le golfe Persique. Lui, il était cantonné à la rubrique des faits divers. Et par « divers », il fallait entendre « insignifiants ». Sa dernière publication s'intitulait : « Rénovation de l'école maternelle Highbridge sur Metropolitan Avenue : entretien exclusif avec la directrice. » Et avant ça, il y avait eu : « Bakoma, une nouvelle marque de lait au succès retentissant dans la communauté polonaise de Brooklyn. »

Donc voilà.

S'il faisait partie de cette fameuse communauté polonaise, Julian Kowalski lui, ne buvait pas de Bakoma. C'était peut-être pour cette raison qu'il n'arrivait pas à s'intégrer,

allez savoir. Louant un deux-pièces sur Nassau Avenue et subissant sans broncher les effluves de goulasch qui montaient du restaurant d'au-dessous, Julian menait une existence à l'image de ses écrits : plate et ordinaire.

Une fois les clichés pris, Julian salua le couple et s'éloigna. Des bourrasques chahutaient les pans de son manteau pied-de-poule. Alors qu'il passait par la rue Bowerie dans le Lower Manhattan, un rideau de pluie s'abattit sur ses épaules, rossant le macadam et faisant gargouiller les caniveaux. En l'espace de quelques secondes, le voilà qui était ruisselant. D'un pas pressé, il se réfugia dans un renfoncement aux effluves de tabac mouillé, le sol maculé de mégots. En se redressant, il se rendit compte que le renfoncement abritait en vérité l'entrée d'un bâtiment. Celle d'un hôtel vétuste et morose.

Le Grand Acadie, chambres disponibles, indiquait un panneau, rédigé au feutre.

Julian pénétra à l'intérieur. La porte à battant se referma dans son dos, tuant du même coup les bruits de la ville. La tapisserie jaune pipi le fit grimacer et il eut l'étrange impression que le temps avait rétropédalé pour le ramener tout droit dans les années 1970. Un monde oblique et figé.

Le parquet couina en même temps qu'il progressait jusqu'à la réception. Une femme corpulente apparut derrière le comptoir, les sourcils broussailleux, la peau de la figure tavelée. Elle le dévisagea avec suspicion.

Julian se disait qu'il devait sûrement avoir une curieuse allure avec son trench-coat imbibé d'eau sale, ses lunettes à la Jean-Paul Sartre et ses cheveux en bataille qui luisaient sous la lumière ajourée du vestibule. Alors bon, il ne lui en tint pas rigueur.

— Je peux vous aider ? grommela la tenancière, l'expression griffée d'un rictus réprobateur.

— Non...

— Non ? Alors qu'est-ce que vous fichez là ? Si vous ne prenez pas de chambre, déguerpissez.

— J'aimerais me réchauffer juste un moment, se défendit-il sans cesser de contempler le foyer défraîchi.

— Pas mes oignons. Allez donc dans un café.

— Pour quelqu'un qui tient un hôtel, on ne peut pas dire que...

— Que quoi ? l'interrompit-elle en soufflant. J'ai mes habitués et c'est bien tout ce qui compte.

Julian la fixa, interloqué. Puis il toussa derrière son poing avant de déclarer :

— Je suis journaliste.

— Et alors ?

— Cet hôtel, vous en êtes la propriétaire ?

L'édifice décatit lui plaisait. Un truc particulier flottait ici, à travers le papier-pein dégueu, il le ressentait jusque dans ses os. Les murs semblaient de travers, un film de poussière recouvrait les lieux et le parquet s'enfonçait sous ses pas.

Oblique.

Figé.

— Je suis la gérante, révéla-t-elle de mauvaise grâce.

Et dans un serrement de main vif, elle s'introduisit comme Jodie Powell. Julian répondit aux présentations avant d'enchaîner :

— Vous n'êtes donc pas la propriétaire...

Elle secoua la tête.

— C'est un peu compliqué.

— Oui ?

La dame hésita avant de se pencher en avant, prenant tout à coup le ton de la confiance :

— Je crois qu'on ne sait plus très bien à qui appartient l'édifice.

— Plutôt curieux, vous ne trouvez pas ?

— L'immobilier, c'est le vrai bordel en ce moment, dit-elle en haussant les épaules.

Il acquiesça. Dans sa politique de gentrification, le maire de New York avait fait valser le prix du mètre carré dans les lieux réputés autrefois mal famés. En quelques mois, Times Square avait été dépecé de ses peep-shows et de ses sex-shops. Depuis, le tourisme allait grandissant.

— Tout de même, reprit Julian, de là à ne pas savoir qui possède les droits d'exploitation de l'immeuble...

Jodie se raidit, piquée au vif.

— Moi je me contente de *gérer*. Je n'*exploite* rien, on est d'accord ?

— Voyons, je n'insinuais pas...

— Personne n'est exploité ici, môssieur.

— Mais... je n'en doute pas, lâcha Julian en levant les paumes en avant.

Quand les gens se justifiaient sans être accusés, c'était toujours une forme d'aveu. Jodie finit par lui révéler que le poste lui était revenu à la mort du manager. À l'époque, elle n'avait pas posé de questions parce que le salaire était décent et qu'elle disposait de sa propre chambre avec douche.

Un luxe dans ce mouiroir à rats de la Bowerie.

Elle ne plaisantait pas.

Des rats gros comme des ratons laveurs venaient tout spécialement ici pour crever. Tel un pèlerinage à Compostelle.

— Il est mort de quelle manière, ce manager ?

— Du sida. Et je crois qu'il aurait préféré qu'on dise « elle ». Moi, je continue de dire « il » parce qu'après tout, son vrai nom était Neil Cannon, mais il... enfin « elle »... s'habillait comme une femme. Le vendredi, l'énergumène flambait ses économies pour pavaner dans les *balls* de Harlem. Vous voyez le genre...

Julian voyait très bien.

— Ainsi, vous avez vos habitués, continua-t-il en se penchant plus en avant, de sorte qu'il pouvait distinguer les points noirs qui constellaient le nez de son interlocutrice.

— Des résidents à l'année, oui. Certains sont là depuis des décennies. Vous savez, quand on pénètre dans cet hôtel, on n'en ressort pas aussi facilement.

— Ah bon ?

— Croyez-moi sur parole.

— Qui sont ces résidents ?

Jodie hésita, l'air de se souvenir qu'elle parlait avec un étranger, un gratte-papier de surcroît. Un fouille merde, un qui remue les fosses jusqu'à ce que ça déborde et qu'en sorte ce qu'on veut qu'il en sorte. Julian tenta de la rassurer. Leur entretien se déroulerait en off, il n'avait pas activé son magnétophone. La gérante cligna des paupières plusieurs fois et se racla la gorge.

— Je ne vais pas vous mentir, il y a pas mal de prostituées, de dealers et de junkies.

Bref, le fond du fond de la cuve sociale. Julian s'en était douté. Le Grand Acadie répondait à tous les critères du gourbi glauque tenu par des marchands de sommeil.

Des « Grand Acadie », on en rencontrait des tas à New York. Malgré les grands buildings ardoisés, l'acier et le verre insolents qui déchirent le ciel, New York c'est aussi un grand ventre, un ventre pauvre, un ventre esquiné par l'excès, un ventre qui digère plus, ou mal.

— Parmi le reste, il y a les Adler. Y'a pas grand-chose à dire sur eux à part que leur fille est devenue une star de Broadway.

Jodie en énuméra d'autres, comme le cas de ce musicien qui ne produisait pas de musique. Quand Julian l'interrogea à ce propos, elle lui dit qu'un jour, l'individu était arrivé sur

la scène de l'Avery Fisher Hall, qu'il s'était placé derrière son piano à queue, prêt à jouer Ravel. Hélas, le Fazioli était resté muet. Les doigts repliés sur les touches, le pianiste n'avait pas bougé, se contentant de fixer l'instrument pendant un quart d'heure avant de refermer le couvercle et de quitter les planches.

Le trac l'avait bouffé.

Après cette débâcle, le pauvre homme n'avait plus approché un instrument. Il ne sortait pas beaucoup de sa chambre et lorsqu'il s'y résignait, c'était pour se souler dans un bar de la rue voisine. Julian s'amusa de l'anecdote. Il répliqua que John Cage s'était prêté à une expérience similaire dans le seul but de prouver que le silence n'existait pas. Que partout ondulaient des notes et qu'en dépit d'un calme apparent, un orchestre battait la mesure dans les coulisses.

— Pour finir il y a l'actrice, lâcha-t-elle simplement, peu sensible à cette leçon d'art.

— L'actrice ?

— Oui... un sacré numéro là aussi.

— C'est-à-dire ?

La gérante replaça son cardigan sur ses épaules. La femme habitait la chambre 29 et vivait recluse dans le noir le plus complet après avoir développé une photosensibilité aiguë, dit-elle.

— Une actrice qui a peur de la lumière, plutôt ironique, n'est-ce pas ?

— Oui, admit Julian.

— Puis elle est un peu parano.

— Ah.

— Et alcoolique, acheva la gérante.

Julian ne répondit rien.

— Elle est russe.

Et tout en disant cela, Jodie tapa trois fois sa tempe avec l'index. Julian écarquilla les yeux sans comprendre.

— Elle est dingue, voilà, précisa-t-elle d'un ton amer. Parce que les Russes sont comme ça. Les Soviétiques leur ont complètement retourné le cigare. Ils se sentent épiés en permanence, ne vous font pas confiance et ne mouffent jamais. C'est comme si on avait cousu leur bouche avec du barbelé. Mais enfin, je ne devrais pas vous raconter de telles choses.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes un mec de là-bas.

Là encore, il eut du mal à saisir le sens de sa remarque. Le sourire narquois qui débordait sur ses joues, Jodie prit soin d'éclaircir son propos.

— Vous êtes un juif et les juifs viennent de là-bas. L'Est. C'est quoi votre nom, déjà ?

— Kowalski.

— Qu'est-ce que je disais !

— Je ne suis pas juif.

— Ah bon ? ricana-t-elle. Pourtant, vous y ressemblez. Il serait peut-être temps de demander des comptes à vos parents. Kowalski... vous avez grandi où ?

— À Brooklyn.

— En plein dans le Little Poland, je présume ?

Il se renfrogna. Oui, il avait grandi dans le quartier polonais et y était resté, reconnu-il. Mais il ne suffisait pas d'arborer un long nez, des boucles rampant sur les tempes et un W dans son nom de famille pour être ashkénaze. Jodie fit la moue.

Les clichés ont la vie dure.

— Vous parlez, môssieur Kowalski ?

Il la considéra un instant.

— Je suis journaliste, c'est mon métier.

— Bah cette actrice, elle se tait. Et quand elle ouvre la

bouche, c'est pour attraper le goulot d'une bouteille de vodka.

— Comment s'appelle-t-elle ?

Les lèvres en papier ponce de la femme frémirent.

— Sera-t-elle le sujet de votre prochain article ?

— Je ne le sais pas encore.

Ce qui était vrai.

Il avait plutôt pensé à évoquer l'hôtel dans son ensemble, s'imaginant produire une monographie sur le mal-logement par exemple. La misère, ça plait toujours, ça fait vendre. C'est le truc facile qu'on peut placer entre le plat de résistance et le dessert. Mais il y avait cette actrice et il se demandait s'il ne tenait pas là l'opportunité qui propulserait enfin sa carrière. Les étoiles déchues mettaient à mal les rêves de gloire que l'ont nourrit tous un jour ou l'autre et les gens, dans un masochisme troublant, aimaient que l'on touche à l'envers du décor. Ainsi, lorsqu'ils échouaient, ils pouvaient rejeter la faute sur le rêve en carton. Une telle histoire, vue et revue, ne lui donnerait certainement pas ses entrées au *Time* ou au *Newsweek*, mais elle lui permettrait peut-être de se dépêtrer des reportages idiots que lui confiait sans relâche son patron.

Et puis le cas de cette actrice l'intriguait.

Dans quoi avait-elle joué ?

Était-ce des films d'ici ou de *là-bas* ?

Comment avait-elle échoué au Grand Acadie ?

Avait-elle un jour côtoyé la gloire ?

Pourquoi vivait-elle recluse ?

Le sujet méritait d'être creusé.

— Son nom, je vous prie.

— Donc c'est elle, hein. Vous voulez l'actrice. Elle ne parlera pas, Kowalski. Oubliez.

— Madame, je vous ai demandé son nom.

— Katarina.

— Katarina comment ?

— Kidder.

Julian fronça les sourcils.

— C'est une blague ?

— Je vous jure que non. C'est ainsi qu'elle se fait appeler. Un patronyme aussi faux que mes ongles (Jodie lui montra les bouts de plastique fluo qui ornaient ses doigts), mais c'est bien ce qu'il y a d'écrit sur ses papiers d'identité. Qu'est-ce que j'y peux, moi ?

— Katarina Kidder, répéta-t-il, pensif.

Il voulait la voir, mais selon Jodie, l'actrice n'était pas dans un bon jour.

— Comment le savez-vous ?

— Je le sais, c'est tout. Si vous désirez la rencontrer, vous avez intérêt à suivre mes directives. Lundi. Oui, le lundi, elle est de bonne humeur. Vous viendrez à la nuit tombée, d'accord, Kowalski ?

Il avait accepté.

Il avait accepté même si ça pouvait le traquenard à plein nez.